
INDUSTRIE.

L'ÉCAILLE.

Si je ne savais, Mesdemoiselles, que vous aimez la science et qu'il faut, pour satisfaire vos esprits avides, comme vos cœurs, de savoir et d'apprendre, mêler toujours à l'agréable quelques lignes sérieuses, à la futilité quelques leçons utiles, je n'oserais pas, dans une première causerie, aborder un sujet si aride au premier coup d'œil ; je craindrais de vous voir rejeter, sans essayer de le lire, un article que je tâcherai de rendre intéressant pour vous.

N'est-il pas vrai cependant, Mesdemoiselles, que plus d'une fois, en admirant les jolies choses que les artistes ont su tirer de l'écaille, n'est-il pas vrai que vous vous êtes dit : d'où vient donc cette matière si polie, si transparente, si douce, si bien nuancée, qui est devenue si nécessaire à notre élégance ? par quel miracle de l'art a-t-on fait de cette espèce de corne un objet de luxe ? comment l'a-t-on asservie aux caprices de la mode, de la coquetterie et du bon goût ? et n'est-ce pas que vous me saurez gré d'avoir entrepris de répondre à vos louables et curieuses questions ?

Vous connaissez toutes la tortue, ce petit animal aux pattes courtes, à la tête plate et grise, au corps resserré entre une carapace ovale et convexe, et un plastron que cinq ouvertures, pour la tête et les pattes, séparent de la partie supérieure de l'animal.

Eh bien ! cette pauvre vilaine bête, dont l'originale laideur a quelquefois excité vos rires... c'est elle qui nous donne cette matière dont la nature chimique n'est pas encore bien connue et que l'on suppose composée de gélatine et de phosphate de chaux.

La dépouille de la tortue se compose 1° d'une carapace, partie dorsale formée de treize plaques ; 2° du plastron, qui est la partie inférieure ; 3° des écailles marginales (sertissures) ; 4° des ergots ou ongles qui entourent les pattes et se vendent, dans le commerce, avec les feuilles marginales.

La tortue franche et la tortue caret sont celles qui fournissent la plus belle écaille et la plus employée. Les plaques de la tortue franche sont minces, transparentes et plus agréablement nuancées que celles de la tortue caret. On les réserve pour le placage et la marquetterie. Le fond

en est souvent verdâtre ou noirâtre, avec quelques taches jaunes. La tortue franche habite toutes les mers, excepté les mers boréales.

Les plaques de la tortue caret sont demi-transparentes, lisses, imbriquées, avec le bord postérieur tranchant. Leur couleur est noire, avec des taches irrégulières, transparentes, d'un jaune doré, jaspé de rouge et de blanc, ou d'un brun noir de diverses nuances. Elle est obscure ou brillante, selon les parties que traverse le rayon lumineux. C'est l'écaille la plus estimée : elle est épaisse, solide, peu flexible ; se retire en plus grandes feuilles et se distingue par des jaspures plus grandes que celles des autres écailles. On la pêche dans les mers de l'Inde, sur les côtes de la Chine et du Japon, ainsi que sur les côtes de l'Amérique. En général, l'écaille du Japon et de la Chine est plus noire, elle a des jaspures jaune-clair, transparentes et bien détachées. L'écaille jaspée de l'Inde a le fond brun, nuancé de rouge, avec des taches citrines et rouges, transparentes dans les couleurs claires, opaques dans les fonds rembrunis. Celle des Sèches est forte ; les taches sont moins claires, moins transparentes, mieux fondues. La grande écaille d'Amérique, brune, polie, solide, est plus grande, plus épaisse que les autres. Les jaspures en sont larges, verdâtres au dehors, noirâtres au dedans. Polie, elle acquiert un vif éclat.

L'écaille dite d'Égypte s'expédie de Bombai par la voie d'Alexandrie ; les feuilles en sont petites, minces, terreuses, souvent sujettes à se dédoubler. Celle du Brésil se teint avant d'être employée dans les arts. La grande écaille caouane (de la tortue caouane) est une substance de la nature de la corne. Elle a peu d'épaisseur, est brune noire, rouge à l'extérieur, avec de grandes taches d'un blanc sale, transparentes, et d'autres petites taches d'un blanc mat, opaques, ressemblant à une poussière jetée sur la feuille. L'intérieur est jaune citrin et ressemble à une crasse qu'on enlève facilement avec l'ongle. Elle n'a pas d'élasticité et répand en brûlant une odeur de corne.

L'écaille caouane blonde est une des treize plaques dorsales de la tortue caouane. Brute, elle est peu flexible ; sa couleur est jaune doré, transparente, mais un peu louche. Elle acquiert par le poli une transparence complète et une belle nuance citrine. Depuis deux années cette écaille a eu beaucoup de vogue ; mais vous avez dû remarquer, Mesdemoiselles, qu'elle ne se marie qu'aux cheveux noirs, et, sans doute, vous ne l'avez pas associée à vos belles chevelures blondes, dans lesquelles les diverses couleurs de l'écaille brune se jouent avec tant de bonheur.

L'onglon galeux d'Amérique est la dépouille des pattes de la tortue.

Elle se compose de deux feuilles, l'une grande et brune, l'autre petite et blonde, fortement soudées, incorporées l'une à l'autre, et formant un triangle dont l'un des angles serait arrondi. On extrait des ongles l'écaille blonde; le reste sert à faire des ouvrages d'écaille moulée.

Le commerce de l'écaille est considérable sur la côte de Darien. A Saint-Blas, il y a un établissement d'Indiens occupés uniquement de la chasse aux tortues; il s'y recueille, chaque année, sept à huit mille kilogr. d'écaille, dont la valeur s'élève à sept ou huit cent mille francs, somme énorme, puisqu'il existe, sur toute la longueur de cette côte, un grand nombre d'établissements de ce genre.

Maintenant que vous savez d'où se retire l'écaille, quelques mots sur la manière de s'en servir.

Pour tirer parti de cette substance, on la ramollit dans l'eau bouillante, qui ne la dissout pas mais la rend assez flexible pour qu'on puisse l'étendre, lui donner toutes les formes que l'on désire, soit en la divisant, soit en rajustant des morceaux qui s'adaptent alors facilement par la simple pression, soit en la ployant dans des fers chauds dont elle garde la forme. On la polit par le frottement avec des poussières fines et dures; elle reçoit, comme vous avez dû le remarquer souvent, un très-beau poli.

Ce qu'on appelle écaille fondue se compose de rognures d'écailles ramollies et réunies par la pression dans des moules de fer, serrés fortement avec des vis. Ce procédé, en changeant la disposition des molécules, fait perdre à l'écaille sa transparence et les veines de diverses couleurs qui en font la beauté et qu'on est parvenu à imiter si parfaitement dans la corne. L'écaille sert aux ébénistes pour l'incrustation. Elle est aussi employée par les tabletiers pour un grand nombre d'articles tant d'utilité que de fantaisie, articles trop connus, trop souvent admirés par vous, Mesdemoiselles, pour que j'aie besoin d'en faire l'énumération.

Cependant je dois le dire, l'écaille, si jolie, si élégante qu'elle soit, si souple, si docile qu'on la trouve à se plier aux caprices sans nombre de l'artiste, n'est pas propre à tous les ouvrages d'art sans exception, et c'est abuser des avantages et des facilités qu'elle offre à celui qui la travaille, que d'en faire des bagues et des chapeaux. L'ornement du doigt est un bijou; il doit briller, frapper le regard de reflets scintillants qui manquent à l'écaille et qu'elle n'obtiendra jamais, si transparente et si pure qu'elle soit. L'anneau d'écaille, sur lequel ne peuvent se développer les jaspures variées qui font la beauté et la richesse de cette substance, est, à mon avis, un essai malheureux.

Quant aux chapeaux, c'est quelque chose d'incroyable. Je ne comprends pas que le talent ait pu s'exercer, et s'épuiser sur de pareils essais; je comprends encore moins les femmes qui mettent à ces curiosités une somme qui suffirait au bonheur de toute une famille pauvre, et cela pour avoir sur la tête un chapeau dont le plus grand mérite est le prix qu'il coûte et qui, bien plus, les enlaidit et les coiffe à faire boudier la coquetterie pendant une saison entière. Oh! gardez, Mesdemoiselles, gardez-vous des chapeaux d'écaille, toujours lourds, toujours disgracieux, toujours ridicules de forme, auprès des gracieux chapeaux de paille ou de crêpe, si bien faits pour votre âge et que la fantaisie et le bon goût savent si bien varier pour vous embellir.

Il me reste une chose à vous dire, et celle-ci je vous l'avais cachée pour ménager votre sensibilité. Hélas! vous ne voudriez point de peignes d'écaille, vous couperiez plutôt vos beaux cheveux que vous aimez tant, que vous lissez ou frisez avec tant d'art, si vous étiez forcées de voir le supplice qu'on inflige aux pauvres animaux dont la laideur ne vous fera plus rire désormais. Pour obtenir une écaille plus pure, plus transparente, plus flexible, dont on espère une valeur plus grande, on arrache à l'animal vivant la carapace destinée à l'ornement de nos toilettes ou de nos salons!

J'aurais voulu, moi qui aime tant l'insouciance gaieté de votre âge, ne pas vous dire ce petit détail qui n'est point absolument nécessaire. Mais parmi les sciences qu'on vous enseigne, n'en est-il pas une plus sérieuse, plus utile que les autres: celle de la vie? ne faut-il pas vous apprendre qu'un plaisir toujours enfante une larme, que la jouissance naît de la douleur, les émotions douces de la tristesse, l'espérance de la déception?

Cependant, de temps à autre, ne craignez pas de songer, à la vue d'une parure nouvelle, dont vous êtes heureuses, que votre joie a coûté des sueurs à l'homme, des cris de douleur à de pauvres animaux innocents, créatures de Dieu comme nous. Cette pensée, en vous rendant meilleures encore, ne peut troubler vos plaisirs; elle vous portera seulement à soulager autant que possible ceux qui vous les procurent, et le bien que vous ferez par elle vous sera rendu, et le souvenir vous en sera doux.

M^{me} MARTIN.

BIOGRAPHIE.

MOZART.

(Suite et fin.)

De ses ouvrages dramatiques, ceux dont Mozart faisait le plus de cas, étaient *Idomeneo* et *Don Giovanni*. Ce dernier opéra fit d'abord peu d'effet à Vienne. On en parlait un jour devant Haydn. L'un croyait l'opéra trop plein, l'autre le trouvait confus, un troisième désirait plus de mélodie, un quatrième plus de contraste, etc., etc. Haydn n'avait encore rien dit. On lui demanda son jugement. Cette scène se passait chez un grand seigneur, en présence d'une brillante société. Haydn répondit avec sa réserve ordinaire : « Messieurs, il me serait difficile de décider entre vous. Mais, mais... ce que je sais, ajouta-t-il avec beaucoup de vivacité, c'est que Mozart est le plus grand compositeur que l'univers possède aujourd'hui ! »

Mozart montrait pour Haydn la même estime. Il lui dédia un des recueils de ses quatuors. La dédicace est précieuse : « Je me suis fait un devoir de lui rendre cet hommage, car c'est de Haydn que j'ai appris à faire des quartetti. »

Mozart ne se plaignait de rien si amèrement que de la manière dont les musiciens souvent *massacraient* (c'était son mot) ses compositions, surtout *en précipitant la mesure*. « Ils s'imaginent par là, disait-il, y mettre de la chaleur. Mais si la chaleur n'est pas dans l'ouvrage, en le sabrant ainsi, ils ne l'y mettront pas davantage. »

Parmi les compositeurs, il estimait principalement les Italiens, tels que Leo, Durante, Porpora, A. Scarlatti, mais encore plus le célèbre Allemand Haendel. Lisant la musique de Sébastien Bach, cet Albrecht Durer de la musique germanique, il disait : « *Grâce au Ciel, voici du nouveau, et j'apprends ici quelque chose.* »

Sur la fin de sa vie, déjà affaibli par la maladie et surtout par l'irritation du système nerveux, doué en outre d'un caractère en général craintif, il était continuellement en proie à des idées lugubres de destruction et de mort... C'est dans cet état qu'il écrivit la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus* et un *Requiem* qu'il eut à peine le temps d'achever...

Un jour, tandis qu'il était plongé dans ses sombres rêveries, on vint lui annoncer la visite d'un étranger. Un homme d'un certain âge et de grande apparence, que ni lui ni sa femme ne connaissaient, entra d'un air imposant : « Je viens, dit-il, de la part d'une personne de grande distinction... — Qui est-elle ? demanda Mozart. — Je ne puis vous le dire, répondit l'étranger : elle ne veut pas être connue. — Eh bien, monsieur, que veut-elle de moi ? — Elle a perdu une personne qui lui était chère et qu'elle n'oubliera jamais ; elle voudrait célébrer annuellement le jour de sa mort d'une manière solennelle, et désirerait que vous lui fissiez un *Requiem*. » Mozart fut singulièrement frappé du mystère que l'inconnu mettait à cette visite, et dont l'objet avait tant de rapport à l'état actuel de ses sensations. Cela fit le plus grand effet sur son esprit. Il consentit sur-le-champ à la demande de l'étranger. Celui-ci ajouta : « Travaillez-y avec tout le soin possible, car celui qui m'envoie est un très-grand connaisseur. — Tant mieux. — On ne vous fixe aucun temps. Mais combien vous faudrait-il à peu près ? » Mozart, qui calculait rarement son temps, répondit : « J'y mettrai à peu près un mois. — Bon ! je reviendrai à cette époque chercher la partition. Combien demandez-vous pour vos honoraires ? — Cent ducats, répondit Mozart sans grande réflexion. — Les voilà », dit l'étranger. Il mit la somme sur la table et disparut.

Mozart se mit presque immédiatement à cet ouvrage. Il y travailla bientôt jour et nuit, tant il y prit intérêt, persuadé à la fin tout de bon qu'en travaillant à cet ouvrage il composait l'hymne de ses propres funérailles. Son corps ne pouvait suffire à cette fatigue ; plusieurs fois, pendant cette composition, il tomba en faiblesse. Tout ce qu'on put lui dire pour modérer son ardeur fut inutile. Il ne quittait point l'idée de sa mort prochaine. Il s'abandonnait aux plus singulières imaginations sur la mission de l'étranger, qu'il regardait comme un être fantastique. Quand on s'efforçait de lui faire entendre le contraire, il se taisait, mais restait dans sa persuasion.

La direction de l'Opéra de Prague lui demanda alors un opéra pour la fête du couronnement de l'empereur Léopold. Cela fit un grand plaisir à sa femme et à ses amis, parce qu'ils se figurèrent que cette nouvelle occupation le distrairait de ses pensées noires. Mozart consentit à cette demande et mit en musique la *Clemenza di Tito* de Métastase, sujet choisi par les États-Généraux de Bohême. Il eut très-peu de temps pour écrire cet opéra. La finale du premier acte est un chef-d'œuvre. Jamais peut-être Mozart, hormis dans *Don Juan*, n'a été plus magnifique.

De plus en plus affaibli par l'excès du travail, Mozart, bien qu'il eût retrouvé un peu de gaieté, revint à Vienne dans un état qui ne laissait plus d'espoir. Il se remit avec une énergie presque incroyable à terminer son *Requiem*. Il ne faisait que d'arriver à Vienne quand l'étranger revint le voir. Un mois s'était écoulé depuis sa première visite. « Je n'ai pas pu vous tenir ma parole, lui dit Mozart. — Je le sais. Vous avez bien fait de ne pas vous y asservir. Mais quel terme mettez-vous maintenant à votre travail ? — Encore un mois. Ce travail est plus que jamais intéressant pour moi, et je m'y livrerai avec plus d'ardeur que je n'ai encore fait jusqu'ici. — Bien. Mais alors il vous faut un nouveau témoignage de reconnaissance. Voici encore cent ducats. » M^{me} Mozart fit suivre l'inconnu. Soit négligence de la personne qui le suivait, soit tactique de l'étranger, on le perdit bientôt de vue. Mozart resta plus que jamais persuadé que cet homme lui venait de l'autre monde et que c'était l'ange de sa mort. Cette idée l'exalta encore et l'aiguillonna pour ériger à sa mémoire un monument immortel. Il mourut le 5 décembre 1792, ayant à peine terminé son ouvrage. Il n'avait pas encore atteint sa trente-sixième année.

Mozart a écrit dans tous les genres et n'a été faible dans aucun. Il est le point de départ d'une nouvelle époque de la musique dramatique. Le nombre de ses compositions est immense. On a de lui des oratorios, des compositions pour l'église, des chœurs, des chansons allemandes, 33 symphonies pour l'orchestre, 15 ouvertures, 8 quintettes, 26 quatuors, 9 trios de violon, des concertos pour tous les instruments, 31 sonates pour piano et violon, 23 trios pour piano, violon et violoncelle, des sonates, fantaisies, fugues, rondos, thèmes variés, concertos pour le piano, des danses, menuets, valse pour orchestre, des marches militaires, et enfin 9 opéras sur paroles italiennes : *La Finta semplice*, opéra bouffe ; *Mitridate*, opéra sérieux ; *Lucio Silla*, idem ; *La Giardiniera*, opéra bouffe ; *Idomeneo*, opéra sérieux ; *Le Nozze di Figaro*, opéra bouffe ; *Don Giovanni*, pour le théâtre de Prague, 1787 ; *Così fan tutte*, opéra bouffe ; *La Clemenza di Tito*, opéra sérieux, 1792 ; et 3 opéras sur paroles allemandes : *l'Enlèvement du sérail* ; le *Directeur de spectacle* ; la *Flûte enchantée*.

Ces opéras ont été publiés dans toutes les langues, en partitions réduites pour le piano.

Mozart a laissé deux fils. On connaît de l'un des deux un trio pour piano, violon et violoncelle, qui a été publié chez Richault, à Paris.

CHARLES BARBARA.

VARIÉTÉS.

INSTITUTION DES JEUNES AVEUGLES.

Laquelle d'entre vous, Mesdemoiselles, a pu voir, sans être émue d'une vive compassion, un de ces pauvres enfants privés du sens le plus nécessaire à l'intelligence de l'homme? laquelle n'a compris, en ce moment, tout ce qu'elle doit à Dieu de remerciements et d'actions de grâce pour ces jouissances continuelles, ce bonheur de tous les instants que la vue nous procure?

Béni soit l'homme dont le cœur généreux conçut la pensée de faire sortir l'aveugle de sa nuit éternelle en lui apportant les bienfaits de l'éducation! l'humanité entière prononcera son nom avec respect.

Valentin Haüy, né en 1745, au village de Saint-Just, en Picardie, aperçut un jour en rentrant chez lui quelques jeunes aveugles entourés d'une foule nombreuse, et jouant de divers instruments dans le but d'exciter la compassion et la générosité des passants. Touché d'une misère si profonde, le modeste philanthrope n'eut plus qu'une pensée, qu'un but, celui d'adoucir leur malheur, et bientôt il y parvint. L'idée qu'il conçut paraît si simple que l'on s'étonne, ainsi qu'il en arrive toujours pour les découvertes grandes et utiles, que personne n'y eût songé avant lui. Cette invention consistait à substituer des caractères d'impression en relief aux caractères ordinaires, tant pour lettres, que pour chiffres, musique, figures et contours géographiques ou autres signes inventés pour les gens doués de la vue.

Valentin poursuivit son œuvre sans relâche. Après avoir patiemment étudié sa méthode, il en fit l'application sur un aveugle-né, appelé Lesueur; ses succès furent rapides et étonnants. Quelques jeunes aveugles qui mendièrent en plein air furent décidés par lui à venir essayer sa méthode. Pour les y faire consentir, l'honnête philanthrope fut obligé de leur donner chaque jour une somme égale à celle que leur produisait l'aumône. Ce fut ainsi que commença le pieux asile qui devint, plus tard, l'institution des jeunes aveugles. Bientôt les secours de la Société philanthropique vinrent en aide à l'ingénieux inventeur, et en 1785 sa maison naissante se trouvait peuplée de vingt-cinq élèves, tous nourris, logés et instruits gratuitement.

L'année suivante, Valentin quitta le local qu'il habitait rue Coquillière, pour se transporter dans un édifice plus favorablement disposé ; il était situé rue Notre-Dame-des-Victoires, en face de l'emplacement aujourd'hui occupé par la Bourse. L'attention publique ne tarda pas à se fixer sur cette étrange école, et l'instituteur fut convié au château de Versailles, où le roi put juger par lui-même des élèves les plus avancés. L'Académie voulut qu'il lui fût rendu compte de la méthode d'Haüy, à laquelle elle donna son assentiment et de brillants éloges.

La révolution qui survint fit oublier l'institution naissante, et Haüy s'imposa longtemps d'énormes sacrifices pour en maintenir les bases. Plus tard l'État rangea l'établissement d'Haüy parmi les établissements nationaux ; une somme de 24,000 fr. dut être consacrée à l'entretien des maîtres, et les jeunes aveugles furent encore transportés du couvent des Célestins, où ils habitaient alors, près de l'Arsenal, à la maison des Filles-Sainte-Catherine, rue des Lombards, et l'on fixa à quatre-vingt-six le nombre des élèves qui pouvaient y être admis, c'est-à-dire un par département. Sous le Consulat, malgré l'opposition du fondateur, qui regardait cette mesure comme devant amener la ruine de sa création, la maison des jeunes aveugles fut réunie aux Quinze-Vingts. La prévision d'Haüy ne tarda pas à se réaliser, l'institution vit bientôt remplacer les études par un travail de filature introduit alors dans l'hospice. Las de luttés et de sollicitations sans résultats, abreuvé de dégoûts, Haüy quitta cette fondation dont il était le père, et essaya de créer, rue Sainte-Avoye, une maison particulière sous le titre de *Musée des Aveugles*. Enfin cédant, en 1806, à l'appel réitéré du gouvernement russe, il se rendit à Saint-Pétersbourg pour y former une école semblable à celle qui avait pendant quelques années jeté tant d'éclat dans sa patrie.

Une ordonnance du roi Louis XVIII sépara l'institution des jeunes aveugles de l'hospice des Quinze-Vingts et lui rendit sa première destination. Ils vinrent alors habiter les bâtiments de l'ancien collège Saint-Firmin, rue Saint-Victor : cette maison, occupée par saint Vincent de Paul au seizième siècle, fut, à la fin du dix-septième siècle, le théâtre des épouvantables massacres de septembre. Les études et les travaux prirent alors un développement véritable, et, cette même année, le vénérable fondateur Valentin Haüy, de retour en France, put assister à un concert donné en son honneur par l'institution, et recueillir les témoignages de respect et d'admiration qui lui étaient si légitimement dus. Il mourut le 19 mars de l'année suivante.

L'établissement eut encore à lever bien des obstacles résultant du local insalubre et incommode dans lequel il se trouvait placé.

La nécessité la plus impérieuse amena, en 1838, une loi qui autorisait la construction d'un bâtiment spécial, et le 22 juin de l'année suivante, M. Dufaure, ministre des travaux publics, vint poser la première pierre de ce beau bâtiment, situé à Paris, à l'angle du boulevard des Invalides et de la rue de Sèvres. Le 11 novembre 1843, l'institution prit définitivement possession du bâtiment spécial dont la dotait la munificence de l'État. En soixante-six ans, il avait changé six fois de séjour; la régénération fut complète.

Le nombre des bourses de l'État fut alors porté à cent vingt, et le chiffre de la subvention à cent mille francs. Plusieurs personnes bienfaites ajoutèrent encore à cette somme divers legs, et leur nom vient chaque jour se mêler aux douces pensées que fait naître ce pieux établissement.

La façade est ornée d'un fronton, dû au ciseau habile de M. Jouffroy; il représente Haüy entouré d'un groupe de jeunes garçons et de jeunes filles aveugles. La Charité enseigne à l'inventeur son ingénieuse méthode; dans les mains des élèves on voit figurer des livres en relief, des instruments de musique, des compas, des fuseaux, enfin tous les attributs de l'enseignement qu'ils reçoivent à l'institution.

Les bâtiments des élèves, parallèles au premier, forment deux quartiers opposés entre eux et joints au rez-de-chaussée, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Le rez-de-chaussée de ces doubles corps de bâtiments est consacré aux ateliers et à la salle de récréation; au premier, les classes, salles d'étude et de conférence; au second, les dortoirs, lavabos et vestiaires. Une bibliothèque où sont déposés, indépendamment d'un choix de volumes destinés aux lectures faites aux élèves, les livres, cartes et planches pour l'instruction des aveugles, se trouve située au premier étage, dans le quartier des garçons; le même emplacement est occupé, dans celui des jeunes filles, par une salle d'exposition et de vente d'objets confectionnés par les élèves.

La salle d'exercices, qui présente deux rangs de colonnes en stuc, est aussi élégante que sonore: c'est dans cette salle que se donnent les concerts publics des élèves; elle peut contenir mille personnes. La chapelle est ornée de peintures remarquables de M. H. Lehman; l'orgue sort des ateliers de M. Cavaillé-Coll.

Les salles sont grandes, belles, bien aérées, et dans cet immense labyrinthe de couloirs, d'escaliers, de cours, les jeunes aveugles peuvent avec

fruit exercer leur étonnante intelligence des lieux et leurs facultés de locomotion ; rien n'a été épargné pour rendre cette demeure digne de sa destination. Sur les côtés de chaque quartier, des jardins formés de longues allées, et séparés par des massifs d'arbustes entourés de treillage, leur servent de promenades ; des appareils de gymnastique sont disposés à l'extrémité des jardins.

L'achat du terrain, la construction des bâtiments ont coûté à l'État une somme de près de deux millions.

Les élèves ont un uniforme qui consiste, pour les garçons, en un habit (ancien modèle du costume militaire) et un pantalon bleu ; les jeunes filles ont une robe de laine marron, avec une grande pèlerine. Le costume de petite tenue est, pour les garçons, une blouse en tissu bleu rayé, et pour les filles, une robe avec tablier à corsage en cotonnade marron rayée de blanc. Les professeurs portent habituellement l'uniforme des élèves, et ne sont distingués que par des insignes au collet, qui varient suivant le grade. Les dames institutrices portent une robe en laine noire.

L'institution compte en ce moment cent soixante-dix-huit élèves, savoir : cent vingt-sept garçons et cinquante et une filles ; il faut ajouter à ce nombre dix-sept professeurs aveugles. L'enseignement intellectuel, aussi bien que l'enseignement musical, est donné par les anciens élèves de l'institution ; l'expérience a démontré que nul maître n'est préférable pour l'enfant atteint de cécité, à celui qui, né dans le même état d'infirmité, a su triompher des obstacles. Qui pourrait, en effet, mieux le guider dans cette route qu'il a parcourue lui-même et dont il connaît si bien les difficultés ? Une fois arrivé à un certain degré de talent, l'élève peut cependant gagner beaucoup à recevoir des leçons d'un professeur clairvoyant, et c'est ainsi que se complète leur instruction. Plusieurs élèves sont envoyés chez divers artistes de mérite, qui se font un honneur d'offrir généreusement leur concours à cette œuvre d'humanité ; quelques-uns, admis au Conservatoire de musique, assistent aux cours et obtiennent chaque année, au concours, d'honorables distinctions.

Il y a un certain charme mélancolique à assister à la chapelle aux offices divins. Ces pauvres enfants lisent de l'extrémité des doigts l'énorme livre que chacun d'eux tient sur ses genoux, tandis que leurs yeux éteints errent dans le vague, et que leurs voix jeunes, et bien timbrées pour la plupart, chantent ces merveilles de la création, qu'ils ne connaissent que de nom. Un organiste, aveugle aussi, accompagne les chants avec énergie et précision.

Le premier usage que l'on fait du relief inventé par Haüy, est consacré à la lecture. Des livres imprimés, comme nous l'avons dit, en caractères saillants et de moyenne grosseur, sont placés entre les mains de l'élève. L'impression de ces livres se fait à l'institution même et par les élèves; les caractères sont rangés dans une casse comme celle des imprimeurs; les aveugles les placent eux-mêmes dans un châssis dont les dimensions répondent au format du grand in-quarto; le châssis est ensuite posé sur une presse dont le rouleau passe sur un fort papier humide qui y est adapté, ce qui amène une saillie, sorte de *gauffrage* suffisant pour rendre les lettres reconnaissables au toucher.

C'est d'après ce mode et à l'aide de diverses méthodes ingénieuses que ces infortunés apprennent successivement la lecture, les règles des langues française et latine, l'histoire, la géographie, la littérature, les sciences naturelles, enfin tout ce qui compose la base de l'enseignement. La plupart d'entre eux ont une véritable passion pour l'étude et montrent une aptitude surprenante.

Un art qui présenta longtemps de grandes difficultés était l'écriture; Haüy avait imaginé un procédé qui consistait en un châssis à tringle, sous lequel se plaçait le papier et où la main de l'aveugle se trouvait dirigée de manière à ne tracer que des lignes droites; ce procédé, quelque bon qu'il parût alors, avait pourtant de graves inconvénients; ces caractères ainsi tracés étaient souvent informes, et l'aveugle ne pouvait se relire.

M. Barbier, dont la vie s'est écoulée en tentatives plus ou moins heureuses pour améliorer cette instruction spéciale, imagina l'écriture en points. L'aveugle-né Louis Braille, élève de l'institution, en régularisa l'emploi et inventa le système admirable dont on se sert aujourd'hui à l'institution, et qui est adopté par tous les aveugles de France.

L'auteur a trouvé moyen de figurer tous les sons, toutes les articulations, en un mot tout le langage, avec trois points placés dans des dispositions relatives différentes. Au moyen d'un signe convenu, les dix premiers caractères se transforment en signes de numération, et les sept derniers de cette même ligne en signes de notes musicales, qui, à l'aide de diverses combinaisons, permettent d'écrire la musique la plus compliquée, le concerto ou la sonate d'un maître. Ces caractères que le doigt de l'aveugle peut lire, sa main peut aussi les tracer elle-même, au moyen d'une réglette adaptée à une planche métallique à rainures, et d'un poinçon qui trace les points en creux sur un papier un peu fort interposé entre la planche et la réglette; la réglette, la planche et le poinçon lui tiennent lieu du pu-

pitre, de l'écritoire et de la plume de l'écolier ordinaire, avec cette différence qu'il écrit en sens inverse, pour pouvoir ensuite, en tournant le papier où les points sont marqués en saillie, les lire dans le sens ordinaire.

Après l'écriture, une des parties les plus importantes de l'instruction des jeunes aveugles est la musique; presque tous montrent une grande aptitude pour cet art. Le mode d'enseignement ne diffère en rien de ce qu'il est ailleurs, les mêmes méthodes sont suivies; des classes de solfège reçoivent les plus jeunes enfants, auxquels dès leur entrée on donne un instrument; le piano est un des plus généralement adoptés.

La dernière partie de l'enseignement des jeunes aveugles se compose des arts mécaniques, car en aucun cas ils ne peuvent séjourner dans la maison plus de huit années; et ces malheureux, livrés à eux-mêmes, souvent sans parents, sans famille, devront un jour, infirmes et parias, pourvoir à leur subsistance! Ici la plume nous tombe des mains, et nous nous demandons si cette France, qui pousse si loin l'orgueil de sa civilisation, n'a pas encore beaucoup à ajouter à ce qu'elle a déjà conquis; nous nous demandons comment, lorsque dans des pays encore barbares une coutume d'humanité a créé des écuries pour les chevaux vieilliss au travail, nous pourrions voir sans honte ces êtres que le sort a frappés avec tant de rigueur, obligés de pourvoir à leur existence, et le plus souvent finir par tendre la main!

Dans les conditions présentes, il est absolument indispensable de leur assurer une profession qui leur offre quelques ressources après leur sortie. Tous les métiers ne sauraient leur convenir, on le comprendra facilement: les industries auxquelles ils sont le plus aptes et qui leur sont enseignées de préférence sont d'abord le tricot, le filet, qui commencent à donner à leurs doigts une dextérité convenable; puis le métier du vannier, du brossier, du cartonnier, du cordier, du tisserand, la menuiserie et la cordonnerie sont enseignés, mais avec plus de difficultés. En général, la journée d'un aveugle est loin d'égaliser en gain celle de l'ouvrier ordinaire, parce que, pour arriver à un travail satisfaisant, il emploie beaucoup plus de temps qu'un autre. La musique est presque la seule ressource véritable sur laquelle ils puissent compter; plusieurs buffets d'orgue ont été, dans ces dernières années, occupés par des élèves de l'institution. Ils y joignent encore l'enseignement de la musique et l'accord des pianos. M. Montal, facteur de pianos et élève de l'institution, a été décoré de la croix d'honneur, et a reçu à la suite de la grande Exposition de Londres une médaille d'argent. Des sociétés philanthropiques se forment de jour en jour pour le

patronage des jeunes aveugles ; de son côté, M. Dufau, homme de lettres et de mérite, directeur actuel de l'établissement, a dignement compris la pieuse mission que lui a léguée Valentin Haüy : guider ses élèves vers le bien, leur assurer par leur talent une existence honorable, tel est le but vers lequel il marche et qu'il atteint souvent. Mais malheureusement le nombre des jeunes infortunés atteints de cécité est beaucoup plus grand qu'on ne le croit généralement, et, quelles que soient les ressources de l'établissement, elles sont encore loin d'être en rapport avec tant de nécessités.

Nous devons tous ces détails à M. le directeur, qui a bien voulu nous les donner lui-même. Croyez-moi, Mesdemoiselles, allez visiter ce magnifique établissement, allez assister à ces belles séances du mercredi ; vous en sortirez comme nous, l'âme remplie d'une religieuse poésie.

LOUISE LENEVEUX.

HISTOIRE.

CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

(Explication de l'énigme historique.)

Fils du roi Charles XI et de la princesse Ulrique-Eléonore, Charles XII naquit le 17 juin 1682. Il reçut une éducation forte et profonde, dont il sut profiter ; de bonne heure il montra les qualités qui devaient faire de lui un des princes les plus extraordinaires de son temps. Charles n'avait que quinze ans lorsque son père mourut. D'après les volontés du feu roi l'enfant demeura sous la tutelle de sa grand'mère et de cinq hauts barons ; mais les Etats le déclarèrent majeur, et il fut couronné le 14 décembre 1697. Livré tout entier aux exercices de corps qui pouvaient fortifier ses muscles et élever son courage, il se plaisait à chasser les ours ; il les prenait vivants, ou dans une lutte terrible il les poignardait. La Russie, la Pologne et le Danemarck, en apprenant que Charles négligeait le soin de régner pour se livrer à ces redoutables passe-temps, se réunirent, espérant avoir bon marché de la Suède gouvernée par un tel prince. En apprenant l'agression qui le menaçait, Charles se rendit au sein de son Conseil où depuis quelque temps il paraissait à peine. En entrant, il dit aux ministres assemblés : « Je m'étais proposé de ne jamais déclarer la guerre ; mais on m'attaque, je saurai me défendre, et ne poserai les armes que lorsque j'aurai puni mes

ennemis. » Il poussa avec la plus remarquable énergie les préparatifs de la guerre. Le 4 août 1700, à la tête d'une armée, il effectua une descente dans l'île de Seeland, à quelques milles de Copenhague. Les vaisseaux qui transportaient les troupes suédoises éprouvant des difficultés pour approcher assez près de la terre, Charles, sans vouloir rien écouter, se précipita dans l'eau, qui lui venait jusqu'à la poitrine, et les siens, électrisés par un tel courage, le suivirent. Les balles des Danois sifflaient aux oreilles du roi, il demanda à un officier qui se trouvait près de lui la cause du bruit qu'il entendait; quand il l'eut apprise: « Eh bien! s'écria-t-il gaiement, ce sera désormais ma musique. »

Victorieux du Danemarck, il allait attaquer la Pologne, quand il apprit l'agression des Russes qui ne tardèrent pas à assiéger Narva. Charles vola au secours de cette place, et quoiqu'il n'eût que 8,000 hommes et 37 pièces de canon, il n'hésita point à attaquer l'armée ennemie, forte de 70,000 hommes. La victoire sourit à son audace; 18,000 Russes restèrent sur le champ de bataille, et les prisonniers se trouvèrent si nombreux que l'armée victorieuse dut renoncer à les garder. Charles les fit désarmer et les renvoya, tête nue, dans leur patrie. Attaquant ensuite la Pologne, il ne voulut accorder ni trêve ni merci au roi Auguste. Maître de Varsovie et de Cracovie, qu'il avait prise par le plus singulier trait de la plus folle audace, il fit déposer le roi de Pologne et élire à sa place Stanislas Leczinski, qui fut couronné le 24 septembre 1705. Auguste, poursuivi jusqu'en Saxe par l'armée suédoise, dut renoncer solennellement à tous ses droits sur la couronne de Pologne, et promettre de se réunir à Charles contre les Russes. Néanmoins, Pierre le Grand obtint d'abord quelques avantages, il prit Roteborg; mais bientôt le roi de Suède marcha sur Moscou en 1708; il entra en Lithuanie, le 4 juillet il remporta la victoire à Holofzin. Il passa à gué la Bérézina, et, trop confiant dans la fortune, il n'attendit point des renforts que lui amenait Lowenhaupt, et partit pour le pays des Cosaques qui, sous l'influence de Mazeppa, voulaient s'affranchir de la Russie.

Cette faute lui coûta cher; Pierre le Grand défit Lowenhaupt; le froid fit éprouver de grandes pertes à l'armée suédoise, qui arriva, le 1^{er} mai 1709, devant Pultava. Le 16 juin, les Russes attaquèrent les Suédois; Charles fut grièvement blessé au pied, et, le 27, se livra la célèbre bataille de Pultava, si funeste à la Suède. Les soldats firent des prodiges de valeur, mais le roi ne pouvait les guider. Au milieu d'un pluie de fer, il était réduit par sa blessure à se faire porter sur un brancard dans les endroits les plus périlleux; les porteurs ayant été tués, on fut forcé de mettre le prince sur un

cheval qui bientôt tomba mortellement frappé. On força Charles à se retirer aux bagages. Lorsque la bataille fut perdue, suivi de 2,000 hommes seulement, il passa le Dnieper, erra pendant trois jours dans un désert, et parvint enfin sur les rives du Bug, où il réclama le secours des Turcs.

Le pacha n'osa d'abord recevoir les fugitifs, mais, sur un ordre du sultan, Charles alla se fixer à Bender, séjour qu'il espérait librement quitter dès qu'il serait remis de ses fatigues et guéri de sa blessure. Charles, cependant, resta cinq ans en Turquie ; mais, en 1713, le sultan, en paix avec la Russie, voulut que le prince suédois s'éloignât, et lui fit donner 600,000 écus pour ses frais de voyage. Charles ne trouva pas la somme suffisante, et refusa de partir. On parla, on finit par se battre ; il fallut presque une armée turque pour s'emparer du roi, qui n'avait autour de lui que quelques serviteurs. Dès ce jour, les Turcs lui donnèrent le surnom de *Tête de fer*. Retenu prisonnier, il parvint à s'enfuir sur des nouvelles qui lui avaient été apportées de Suède, et, suivi de deux de ses favoris, le général Rosen et le colonel de Doring, il prit la route de sa patrie. Les trois voyageurs, nuit et jour à cheval, allaient sans guide par des chemins affreux ; Rosen demeura en arrière, Doring tomba de cheval ; Charles, inaccessible à la fatigue, surmonta tous les périls. Le 11 novembre, à minuit, après avoir traversé toute l'Allemagne, il parvint à Stralsund, qui fut bientôt assiégée. Charles, quoique grièvement blessé, ne sortit de la place qu'alors que toute résistance était devenue impossible ; un vaisseau le conduisit à Trelleborg. Charles travailla courageusement à relever la Suède, à la faire revivre, pour ainsi dire ; il réunit une flotte, organisa une belle armée et, comptant sur son génie et sur sa fortune, il put espérer encore de triompher de ses ennemis, auxquels cependant il avait demandé la paix. Repoussé dans ses propositions pacifiques, il pénétra en Norwège et mit le siège devant Fredericshall.

Le 11 décembre, après le service divin, Charles XII parcourait la tranchée, lorsqu'il tomba, frappé d'une balle. On accourut, on trouva le roi raide mort ; il tenait la main sur la garde de son épée à demi tirée hors du fourreau... Cette position semblait indiquer qu'il avait cherché à se défendre, et on a toujours cru qu'il était mort assassiné.

Je vous engage, Mesdemoiselles, à lire la vie de Charles XII par Voltaire ; c'est un des livres les plus intéressants que je connaisse. En parcourant cet ouvrage, on croit voir tantôt Alexandre, tantôt un de ces fabuleux paladins que l'Arioste a immortalisés.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le paysan tyrolien qui, après avoir essayé de délivrer sa patrie,
fut mis à mort par les Français, et est, encore aujourd'hui, considéré
comme un saint dans le Tyrol?

POÉSIES.

LE POÈTE SADI ET SON PÈRE.

(FABLE.)

Le poète Sâdi, dont l'empire Persan
Savoure les écrits, dans ses jeunes années,
Avait été très-zélé musulman.
Le soir, durant les paisibles veillées,
Pieusement il lisait le Koran
A la famille rassemblée.
Fatigués des travaux d'une longue journée,
Tous se laissaient aller aux charmes du sommeil;
« Vit-on jamais rien de pareil ?
Dit le lecteur, brûlant d'une sainte colère.
Contre eux ils vont du Ciel allumer le courroux ;
Écoutez, écoutez, mon père ;
Les mécréants ! ils ronflent tous,
Au lieu de partager mes ferventes prières.
— Mon fils, reprit le père, il vaudrait beaucoup mieux
Comme eux par le sommeil laisser fermer tes yeux,
Que de veiller pour voir les fautes de tes frères. »

THÉODORE LORIN.

LES DEUX BOUQUETS.

(FABLE.)

Un jour, deux bouquets tout fanés
Se vantaient de charmes passés :
— Moi, disait l'un, chez un fleuriste
Ma maîtresse m'acheta cher ;
Avec grand soin sa camériste
Me remit dans ses mains hier.
Dans le bal, où je fus comme elle
L'objet d'un plaisir tout nouveau,
J'entendais dire : Elle est bien belle !
Puis ajouter : Oh ! qu'il est beau !
Aussi, mes fleurs toutes fanées,
Encore aujourd'hui conservées,
Te prouvent assez, je le croi,
Qu'elle doit m'aimer plus que toi.
— Et pourquoi donc, répliqua l'autre ;
Quand sa main m'a cueilli,
Ne puis-je comme un autre
Me croire son ami ?
— Vous le serez tous deux, se dit la jeune fille,
Ecoutant leur débat ;
Que m'importe, après tout, que votre beauté brille
D'un frais et riche éclat ?
Renfermés dans une toilette,
Bouquet de bois, bouquet de fête,
Répandant leurs parfums égaux,
Seront encor pour moi plus beaux.
Et tout aussitôt de les prendre,
Et, tour à tour, de les sentir.
Mais, Dieu ! quel est son déplaisir
Quand le bouquet de bal, le plus beau, le plus tendre,
N'offre qu'un feuillage séché,
Sans parfum comme sans beauté !

Le bouquet de bois, au contraire,
Répand une suave odeur,
Et chacun est, dans cette affaire,
Bien payé selon sa valeur :
Les rares fleurs sont rejetées,
Et dans la poussière oubliées,
Tandis que du simple muguet
On conserve toujours le parfumé bouquet.

Sachez-le bien, belle jeunesse !
Viendront bientôt jours plus mauvais ;
Tâchez que dans votre vieillesse
Les vertus vous servent d'attraits.

RÉCRÉATIONS.

LA ROSE THÉ.

Sur une petite tablette d'ébène, dans un joli pot vert, tout en face de la fenêtre du salon, voyez comme elle étale ses feuilles d'une blancheur si pure et d'un ton si harmonieux et si fin ; voyez comme son calice est plein, comme elle courbe sa tête fatiguée de son propre poids. Quelle création ravissante ! Quand donc l'homme pourra-t-il jamais faire quelque chose qui approche de cette fleur où respire la vie ?

Cependant, eng lissant à travers les rideaux, la lumière du soleil nous a fait voir quelque chose de plus beau que la fleur. A demi couchée sur un canapé et absorbée dans la lecture, repose une jeune fille, la rivale, la sœur de la rose. Elle a le teint pâle ; sur son beau front brille l'intelligence ; l'habitude des pensées élevées se voit dans tous ses traits ; les longs cils baissés de ses beaux yeux et le sourire de ses lèvres forment un contraste d'un aspect triste et doux... Ne serais-tu que la fille d'un rêve, ô sublime création !

Mais voici qu'une voix s'élève, jeune, rieuse et fraîche ; ce n'est point une illusion de notre esprit, c'est bien la vie, la réalité.

« Florence ! Florence ! dit la voix, pour un instant mettez donc de côté ce sage, cet honnête, cet excellent livre ; daignez descendre de vos nuageuses rêveries pour vous entretenir avec votre amie, simple mortelle de

seize ans. Il n'y a qu'un instant, je me demandais ce que vous pensiez faire de votre cher rosier, quand vous partirez pour New-York, affreux voyage dont la seule pensée me désole ! Je ne le réclame pas, j'ai la tête trop légère pour lui donner les soins qu'il mérite. Je n'aime les fleurs que lorsque, réunies dans un bouquet bien fait, bien assemblé, elles peuvent contribuer à me faire belle pour une fête. Mais soigner les rosiers, les tailler, les arroser, les écheniller, n'est pas mon affaire.

— Soyez tranquille, dit Florence en souriant, j'ai trouvé un refuge pour mon favori.

— Vous savez par conséquent ce que je voulais vous dire ; M^{me} Marshall vous a donc rendu visite ? Hier, lorsqu'elle est venue, je lui ai dépeint, dans les termes les plus touchants, l'abandon dans lequel allait tomber votre bien-aimé, je lui ai dit tout ce que l'on pouvait dire à ce sujet ; et elle a bien voulu m'assurer qu'elle serait heureuse de le garder dans sa belle serre, toute remplie de belles fleurs. Je lui ai annoncé que vous le lui donneriez, car vous l'aimiez beaucoup.

— Je suis fâchée de ne pouvoir le faire, Kate ; mon rosier est donné.

— A qui donc ? ici, vous comptez peu d'amis.

— Oh ! j'ai satisfait une de mes fantaisies.

— Dites-moi cette fantaisie, Florence ?

— Vous savez cette petite fille pâle, à laquelle nous donnons à coudre...

— La petite Mary Stephens ! quelle folie ! Florence ! c'est encore une de vos manies de grand'mère, de vieille fille... C'est cette manie qui vous fait habiller des poupées pour les enfants des pauvres, fabriquer des chapeaux et tricoter des chaussons pour tous les vilains enfants de la paroisse... Mais j'avoue que je ne me serais jamais imaginé que vous iriez envoyer cette charmante petite merveille à une pauvre couturière. Que voulez-vous que des gens si malheureux fassent de fleurs ?

— Ils en feront exactement ce que j'en fais moi-même. Vous n'avez donc pas remarqué avec quel regard ému cette petite fille, chaque fois qu'elle vient ici, contemple ces boutons épanouis ? Vous ne vous souvenez donc plus que, l'autre jour, elle me pria de vouloir bien permettre à sa mère de venir admirer mon rosier ? Vous avez oublié avec quel accent elle ajouta : « elle aime beaucoup les fleurs, ma mère ».

— Mais, Florence, représentez-vous donc ce délicat rosier, se dressant sur une table chargée de jambon, d'œufs, de fromage, de farine, et privé d'air dans cette chambre étroite où M^{me} Stephens, aidée de sa fille, blanchit, savonne, repasse, cuisine, et fait je ne sais quoi...

— C'est juste, Kate ; mais je sais que si, comme M^{me} Stephens, j'étais réduite par la dure nécessité à faire tout ce que vous dites, à blanchir, à repasser, à veiller à ma cuisine, si de ma fenêtre je ne voyais qu'un mur de briques, qu'une allée fangeuse, je sais qu'une fleur comme celle-ci serait pour moi d'un prix inestimable.

— Vous n'êtes que sentiment, Florence. Les pauvres, dites-moi, ont-ils le temps d'avoir de telles pensées ? elles ne sauraient se développer dans leur cœur. La délicatesse est une fleur de serre chaude ; elle veut, pour éclore, une atmosphère toujours douce et toujours pure.

— Quant à cela, les fleurs, croyez-moi, ne s'inquiètent guère, pour éclore, de la fortune de leur propriétaire. La pauvreté de M^{me} Stephens est saluée par un rayon de soleil aussi doux que celui qui éclaire le luxe qui nous entoure. C'est pour tous que Dieu a créé les belles choses, et vous verrez que ces fleurs s'épanouiront aussi suaves dans la chambre de M^{me} Stephens qu'elles le font dans notre salon.

— Il n'est pas moins vrai que votre action est bizarre ; on ne doit donner aux pauvres que des objets de première nécessité ; un boisseau de pommes de terre, un jambon, des choses, enfin, de cette nature.

— Oui certainement, ces secours de première nécessité il faut les donner ; mais pourquoi s'arrêter là, et pourquoi, lorsque c'est possible, ne pas procurer aux pauvres quelque plaisir ? Il y a des malheureux, je le sais, qui ont en eux le sentiment du beau, mais il s'éteint, faute de pouvoir s'exercer. N'est-ce pas ce sentiment qui met dans la vieille thèière du pauvre le géranium et le rosier si pieusement soignés ? Ce seul exemple ne prouve-t-il pas que pour toutes les classes de la société le beau se révèle ? Kate, vous ne pouvez avoir oublié que notre blanchisseuse, après une longue journée d'un dur travail, passa toute une nuit pour tailler une robe à sa fille, afin qu'elle fût belle le jour du baptême.

— Oui, je me souviens même de m'être un peu moquée de vous qui lui aviez fait un si magnifique bonnet.

— Le ravissement qu'éprouva la pauvre mère en voyant son enfant si gentil avait quelque chose de céleste. Eh bien ! oui, Kate, je le crois fermement, mon cadeau lui fit, ce jour-là, plus de plaisir que si je lui avais donné un baril de farine.

— Moi, je ne suis jamais sortie de mes habitudes de charité, je n'ai jamais fait don aux pauvres que des choses dont ils pouvaient avoir un impérieux besoin.

— Chère cousine, notre Père céleste n'a point pensé ainsi, il n'a pas

songé seulement aux besoins matériels de l'homme, il n'a pas rempli le monde d'un amas de provisions ; il les a arrangées avec grâce et dans une variété admirable, sur tous les arbres, dans toutes les plantes, et, pour nous enchanter tous, il nous a donné les fleurs.

— C'est très-bien, cousine ; mais trop d'idées se heurtent tout à coup dans mon cerveau ; poursuivez votre projet.

Kate, se plaçant devant une grande glace, exécuta avec la gracieuse pétulance d'une enfant un beau temps de valse.

Le lieu de la scène est changé, nous sommes dans une petite chambre qu'éclaire une seule fenêtre. On n'y voit aucun meuble de luxe, pas même un tapis ; dans un coin, il y a un lit bien simple, mais propre et fait avec soin ; dans un autre, un buffet avec une pile de plats et d'assiettes ; à droite, une commode, et devant la fenêtre un guéridon tout neuf en merisier ; il a l'air comme fourvoyé parmi tous les autres meubles qui comptent de longs jours de service. Une femme à la figure pâle par le travail et le chagrin habite ce petit logis. A demi couchée dans un fauteuil, elle se tient les yeux fermés et les dents serrées, comme un être qui lutte contre une souffrance ; pendant quelques minutes elle se balance, cherchant à calmer les douleurs qu'elle éprouve ; puis, ouvrant les yeux, elle reprend un délicat ouvrage sur lequel son aiguille court depuis le matin. Tout à coup la porte s'ouvre, une jeune fille entre ; elle est mince, délicate ; elle a environ une douzaine d'années ; ses grands yeux d'azur pétillent de joie en apportant à sa mère un magnifique rosier.

— Oh ! admirez, admirez, ma mère ! cette rose est en fleur ; voilà deux boutons prêts à éclore, et puis en voilà d'autres, et d'autres encore, qui ne demandent qu'à s'élancer des feuilles vertes qui les recouvrent.

Le visage de la mère s'épanouit en contemplant la belle plante ; puis, reportant son regard sur sa pauvre enfant toute souffreteuse, elle voit avec bonheur dans les traits de sa fille une animation et une vie que depuis de longs mois la misère avait fait disparaître.

— Dieu la bénisse ! murmura-t-elle.

— Oh ! oui ! oui, que le bon Dieu bénisse M^{lle} Florence ! Je savais bien que ce cadeau vous ferait un grand plaisir, chère mère. Dites, est-ce que vos maux de tête ne s'en vont pas en regardant cette belle fleur ? Mais voyez donc, voyez donc, que de boutons ! Comptez-les, et puis sentez... Bien ! mais à présent où le placerons-nous ?

Mary se mit à courir dans toute la chambre, posant son rosier tantôt ici, tantôt là, dans un endroit, dans un autre; elle se rapprochait, s'éloignait pour juger de l'effet. La mère arrêta ce mouvement perpétuel, en rappelant à son heureuse enfant que les rayons du soleil étaient indispensables à la beauté des fleurs, et que par conséquent le rosier devait être exposé de manière à les recevoir.

— C'est vrai, fit Mary. Eh bien, maman, nous allons le placer sur notre beau guéridon neuf. Oh! combien je me félicite de l'avoir acheté, notre rosier va paraître encore plus magnifique.

Mettant de côté son ouvrage, M^{me} Stephens tailla un vieux journal, l'étendit sur le guéridon et posa dessus l'élégant arbuste dont le papier enveloppait le pot et abritait les premières branches.

— C'est cela, dit Mary qui avait suivi avec le plus vif intérêt tous les détails de l'arrangement du rosier; c'est cela. Mais les boutons ne paraissent pas assez; un peu plus d'espace, encore; c'est bien!

Mary fit le tour du guéridon, regardant le rosier sous toutes ses faces, et engagea sa mère à se mettre à quelque distance pour mieux juger l'effet.

— Qu'elle est bonne, M^{lle} Florence, dit l'enfant, toute à sa joie enfantine; qu'elle est bonne de nous avoir donné ce beau rosier! Elle nous avait déjà tant donné! Elle n'a point trouvé que ce fût encore assez. Ce qu'il y a de plus précieux dans ce cadeau, c'est qu'il est un témoignage de la bonté de M^{lle} Florence pour nous. Elle savait bien nous faire un grand plaisir. N'est-ce pas, maman, qu'il y a peu de personnes capables d'une telle délicatesse?...

Ce don du cœur ne devait pas rester invisible et perdu, sans lien entre la veille et le lendemain; il devait, au contraire, se montrer comme doué d'une vertu mystérieuse.

Par un froid après-midi de printemps, un jeune homme à la taille haute et aux formes élégantes se présenta chez M^{me} Stephens, pour solder des objets qu'il lui avait antérieurement commandés. Ce jeune homme était un étranger qui avait été adressé à M^{me} Stephens par quelques personnes qui s'intéressaient à elle. Après avoir soldé ce qu'il devait, le jeune voyageur allait sortir, lorsque ses yeux se portèrent sur le charmant arbuste.

— Quel beau rosier! s'écria-t-il.

— Oui, répondit Mary, il nous a été donné par une dame aussi fraîche et aussi belle que lui.

— Ah! Et à quel sujet vous a-t-elle fait ce beau présent, ma bonne petite fille?

— Parce que nous étions pauvres, parce que ma mère était malade, et que nous n'aurions jamais pu rien acheter d'aussi joli. Ah! sans doute, elle avait appris qu'autrefois nous avions eu un jardin et que nous aimions toujours les fleurs. Elle a su cela, M^{lle} Florence, et voilà pourquoi, dans sa bonté, elle nous a fait ce beau présent.

— Florence?

— Oui, M^{lle} Florence de L'Estrange, une charmante personne... Quoiqu'elle parle bien anglais comme les autres dames, et quoiqu'avec un accent plus doux, on nous a dit qu'elle était étrangère...

— Où est-elle? où est-elle? où demeure-t-elle dans cette ville?

— Elle est partie, il y a quelques mois, reprit la mère; elle semblait triste en s'éloignant de ces lieux. Pour savoir son adresse, si vous y tenez, vous pouvez vous informer auprès de sa tante, M^{me} Carlysle, rue...

Quelque temps après, Florence recevait une lettre. La vue seule de l'adresse la fit tressaillir. En effet, pendant les années de sa jeunesse, écoulée en France, elle avait appris à bien connaître cette chère écriture. Promise en mariage, elle avait vu ses espérances de bonheur brisées par un soudain revers de fortune; dégagée de sa parole par celui qu'elle aimait et que le malheur avait frappé, elle avait dû obéir à ses parents, et mettre l'Océan entre elle et ses anciennes et douces espérances... De là, cette tristesse qui voilait le regard de Florence.

Mais cette lettre lui apprenait que la fortune était revenue à celui qu'elle aimait toujours, que ses parents à elle consentaient aujourd'hui à leur union qu'ils repoussaient il y a quelques mois... qu'il venait la chercher...

Le ruisseau caché sous la verdure révèle sa présence par l'épaisseur et la fraîcheur du gazon qu'il arrose. Le bienfait caché dans l'ombre fait retrouver la trace perdue de la bienfaitrice... Florence éleva son âme vers le Seigneur et son cœur se remplit d'espoir.

MISTRESS H. STOWE,

Auteur de *la Case de l'oncle Tom*.

(Traduit de l'Anglais.)



Dep. de l'Imp. et de l'Aut. 63 Paris

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac Simile) 1 espio, 6 albums de Musique, 4 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 120 dessins de broderies patrons de grandeur nat^{le} petits patrons, ouvrages à l'aiguille, filet, crochet, ouvrages nouveaux, robes illustrées, planche crochet, couleur bleue, planche de petits ouvrages, fantaisie, ouvrages

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte.

PARIS.

Ayuntamiento de Madrid

fon
n'a
futi
une
I
niè
sou
fév
cou
J
pro
pro
bien
met
con
nez
fête
que
T
nos
moc
sous
mod
de l
pote
Can
cap

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE VI.

A CAMILLE.

Mars 1853.

« La conversation est un commerce, a dit Sterne; si vous y entrez sans fonds, le commerce n'ira pas longtemps. » Eh bien, ma chère Camille, je n'ai pas le moindre fonds aujourd'hui, et, si je ne te parle que des sujets futiles qui nous occupent ordinairement, j'ai peu d'espoir de t'adresser une longue lettre.

Il y a près de deux mois que je croyais entrevoir les modes printanières, déjà je saluais le *renouveau*. Tu sais sous quelles mordantes gelées, sous quelle avalanche de neiges ont disparu les imprudentes fleurs que février avait vues éclore... Décidément, il ne faut plus fleurir trop vite, on court risque de ne point mûrir...

Je ne prétends certainement point, Camille, m'élever contre les enfants-prodige. Loin de là, car si j'en ai vu quelques-uns ne pas remplir les promesses de leur printemps, par une malheureuse compensation, combien de lourds et épais cerveaux se plaisent à dépasser tout ce qu'ils promettaient dans leur apathique enfance!... Mais, enfin, la vraie vérité, comme disait l'insolent Figaro, c'est que le printemps a caché son petit nez rose, et les ouvrières leurs nouveautés; que je ne puis te parler des fêtes de l'hiver, de l'or et de l'argent qui ruisselaient dans les salons, et que je ne connais pas encore la direction que suivra la mode printanière.

Tous les calculs ne sont rien et n'aboutissent à rien quand il s'agit de nos toilettes; qu'une couturière ait un coup de ciseaux heureux; qu'une modiste, en pensant à autre chose, en chiffonnant une étoffe, fasse naître sous ses doigts fatigués une forme *renouvelée*; que la couturière, que la modiste trouvent quelques femmes élégantes pour mettre au jour le fruit de leurs *longues méditations*, tout est dit: nous porterons la robe et la capote *fruits de leurs savantes et mûres réflexions*. Ainsi donc, ma chère Camille, il n'est jamais permis de prévoir, en fait de modes...; prévoir les caprices du caprice..., c'est impossible.

Par exemple, est-ce que je pouvais prévoir que deux ou trois de tes amies me demanderaient le détail d'un trousseau ? Remarque, je te prie, que pas une de ces jolies questionneuses ne m'indique la somme qu'elle peut mettre à cette importante acquisition. En 1850 (mars) déjà, je t'ai envoyé une note des objets dont se compose un trousseau ; on l'a oublié, et me voilà mise en demeure de t'adresser un nouvel inventaire. Mais, cette fois, comme tu le verras dans le *post-cryptum* de cette lettre, j'ai fait mettre le prix de chaque objet. Tes amies aviseront dans leur sagesse ; elles retrancheront, ajouteront, supprimeront même, suivant qu'elles le jugeront convenable.

Cependant, quoique je ne sache rien de bien précis sur les modes du printemps, je puis t'assurer que l'on portera des mantelets de mousseline et des mantelets en taffetas de même couleur que la robe. Ces deux confections conviennent parfaitement aux jeunes filles, elles unissent la simplicité à la distinction. Ces mantelets seront garnis de ruches, de passementeries, d'effilés (méfie-toi des effilés, Camille, quand les rosiers ont toutes leurs épines !), ou de magnifiques dentelles blanches. Il ne sera pas question, je crois, dans les formes, de vrais ou de faux capuchons, on en a trop abusé cet hiver.

Parmi les rares étoffes que j'ai aperçues, je note des taffetas portant toute espèce de noms, et des popelines d'une souplesse charmante. Les robes se font toujours à disposition ; beaucoup de ces dispositions affectent dans les bordures des volants, des dessins étrusques de couleurs vives et franches, ou sont garnies par des guirlandes de petites fleurs mignonnes, qui font un très-joli effet. Je crois que l'on recherchera, ce printemps, les tons un peu vigoureux.

Je n'ai encore rien vu de nouveau chez les fabricants d'ombrelles, ne te hâte donc pas. D'ailleurs, quoique nous ayons eu une semaine de soleil, elle est venue si brusquement, si inopinément, que tu ne trembles pas encore pour tes chapeaux neufs.

Leur forme va, petit à petit, se modifiant ; nous finirons, je l'espère, par les porter sur notre tête et non sur les épaules. Je crois que les chapeaux de paille d'Italie et de paille de riz seront très-recherchés. Aux fleurs dont ils seront garnis mêlera-t-on des rubans glacés d'or, et des feuilles recouvertes de ce métal *adoré* ? C'est là une question assez délicate ; je pense cependant qu'avec le beau soleil du printemps nous reviendrons aux vraies roses et aux vrais feuillages. Des feuilles de métal me paraîtront, il me semble, toujours ridicules à côté du vert feuillage de nos rosiers et de nos

géraniums en fleurs. Servons-nous donc, dans l'art de notre toilette, des roses et des lis tels que la nature nous les a donnés, avec leur harmonie de port, de couleur et de feuillage. Chaque fois que je vois une plante *embellie* par la main d'une fleuriste, je pense à Boucher, disant au jeune David, au futur peintre de Marat et de Léonidas (car il a peint ces deux extrêmes) : « Allez chez Vien, mon enfant, il vous apprendra le dessin, et ensuite je vous prendrai quelque temps dans mon atelier et vous enseignerai à casser un bras avec grâce. » Mutiler une fleur, briser sa tige, lui ôter sa forme et le nombre de ses pétales, changer son feuillage, briser enfin toute une harmonie est quelquefois le but de bien des efforts ! Et l'on s'applaudit encore lorsque l'on a réussi !

J'ai vu des voilettes de tulle, blanches et bleu tendre, sur lesquelles une main délicate avait jeté quelques petites étoiles en fil d'or. Seront-ce des étoiles filantes ?

J'ai pris toutes les précautions imaginables pour avoir chaque mois une série de nouveautés pour tes petites sœurs et tes petits frères qui deviennent, à ce qu'il paraît, des petits tyrans, et tu verras bientôt que j'ai parfaitement réussi. M^{me} Desplanches nous fournira des modèles charmants. J'ai vu dans ses magasins quelques étoffes telles que la *popeline jardinière* et la ferme et blonde *batiste de Corse*, qui auront un grand succès cette année. Même destinée attend les innovations de M^{me} Fauvet, au bon goût de laquelle j'ai souvent recours pour les façons de robe que je t'adresse.

Je n'ai pas besoin d'appeler ton attention sur notre toilette de mariée, elle est d'une grâce toute virginale. Avec un peu d'habileté on peut la disposer de manière à ce qu'elle puisse convenir à toutes les fortunes.

Ainsi que je l'avais prévu, les tailles courtes ne reparaitront pas, du moins d'ici à quelque temps. On reprendra et l'on a repris, pour les détails, des formes et des ressouvenirs de l'Empire, voilà tout ; mais l'ensemble de nos toilettes ne sortira pas de cette forme jeune, élégante, élancée qui fait tant d'honneur à notre bon goût et à ta jolie tournure.

Adieu, Camille ; on dit qu'une femme met toujours dans le *post-scriptum* de ses lettres le sujet principal qui les a dictées... Mon immense *post-scriptum* ne donnera point un démenti à cette remarque un peu narquoise... Mais lorsqu'il s'agit de te renseigner, de te donner d'utiles indications, je saute à pieds joints sur les convenances du style épistolaire, et adopte la devise de l'ordre de la Jarretière : *Honni soit qui mal y pense*.

G.

Post-Scriptum.

TROUSSEAU.

| | |
|---|--------------|
| 36 chemises de jour, toile fine, à poignet ou pièce piquée, à 12 fr. | 432 |
| 24 chemises de jour festonnées ou garnies de valenciennes, à 15 fr. | 360 |
| 6 chemises de jour, batiste, pièces brodées, à 30 fr. | 180 |
| 6 chemises entre-deux et valenciennes, à 35 fr. | 210 |
| 12 chemises de nuit, unies, madapolam, à 8 fr. | 96 |
| 6 chemises de nuit, feston ou valenciennes, percale, à 12 fr. | 72 |
| 4 chemises de nuit, riches, brodées et garnies, à 25 fr. | 100 |
| 2 chemises de nuit, très-riches, valenciennes et broderie, à 45 fr. | 90 |
| 6 camisoles, percale unie, à 7 fr. | 42 |
| 6 camisoles, percale, festonnées ou garnies de valenciennes, à 10 fr. | 60 |
| 4 camisoles, percale, jabot, à 20 fr. | 80 |
| 2 camisoles, percale, jabot et garniture variée, à 30 fr. | 60 |
| 6 pantalons, percale unie, petits plis, à 7 fr. | 42 |
| 6 pantalons, percale uni, garnies, bandes ou valenciennes, à 10 fr. | 60 |
| 12 jupons unis, madapolam, à 6 fr. | 72 |
| 6 jupons petits plis, percale ou feston, à 10 fr. | 60 |
| 2 jupons, petits plis et garnis de valenciennes, à 20 fr. | 40 |
| 2 jupons, broderie anglaise, à 20 fr. | 40 |
| 1 jupon, broderie riche, anglaise et plumetis. | 40 |
| 1 jupon, broderie riche, anglaise et plumetis. | 90 |
| 3 peignoirs de bain, à 6 fr. | 18 |
| 1 peignoir blanc, percale, garni de broderies. | 75 |
| 1 peignoir blanc, percale, plus simple. | 50 |
| 1 peignoir blanc, festonné. | 25 |
| 1 douzaine de mouchoirs de toile. | 20 |
| 36 mouchoirs batiste, vignette, blason et chiffre, à 3 fr. | 108 |
| 12 mouchoirs batiste, ourlets jours ou piqués, à 4 fr. | 48 |
| 6 mouchoirs batiste, festonnés variés, à écusson, à 10 fr. | 60 |
| 1 mouchoir batiste, brodé. | 15 |
| 1 mouchoir batiste, brodé. | 30 |
| 1 mouchoir batiste, brodé, garni de valenciennes. | 50 |
| 1 mouchoir batiste, brodé, garni de valenciennes. | 75 |
| A reporter..... | 2,800 |

| | |
|--|--------------|
| Report. | 2,800 |
| 1 mouchoir batiste, application. | 100 |
| 1 mouchoir batiste, brodé. | 40 |
| 6 bonnets de nuit, festonnés ou garnis de valenciennes, à 5 fr. | 30 |
| 2 bonnets de nuit brodés, à 10 fr. | 20 |
| 4 bonnets de nuit riches, à 15 fr. | 60 |
| 4 bonnets de matin à rubans et jours, à 20 fr. | 80 |
| 2 bonnets de matin à rubans et jours, mousseline et valenciennes, à 25 fr. | 50 |
| 6 cols, jaconas, plissés ou tuyautés, à 4 fr. | 24 |
| 2 cols jaconas, mousseline, à 10 fr. | 20 |
| 1 col jaconas, mousseline, mousquetaire. | 15 |
| 1 col jaconas, mousseline, mousquetaire, à devants. | 30 |
| 1 col jaconas, valenciennes. | 20 |
| 1 col jaconas, guipure et devants. | 20 |
| 1 col jaconas, applications à devants. | 50 |
| 1 guimpe-châle, guipure. | 20 |
| 1 corsage, mousseline brodé. | 50 |
| 1 corsage, jaconas, garni. | 40 |
| 1 corsage, jaconas, garni. | 25 |
| 1 corsage, jaconas, garni de dentelle. | 25 |
| 4 paires de manches, jaconas uni, à 3 fr. | 12 |
| 2 paires de manches, mousseline simple, à 8 fr. | 16 |
| 1 paire de manches, mousseline riche. | 20 |
| 1 paire de manches, mousseline brodée. | 15 |
| 1 paire de manches, application. | 50 |
| 1 paire de manches, guipure. | 25 |
| 2 paires de manches, jaconas, pagode, à 12 fr. | 24 |

Linge de maison.

| | |
|--|-----|
| 12 paires de draps de toile pour maître, à 50 fr. | 600 |
| 6 paires de draps de toile pour domestique, à 20 fr. | 120 |
| 12 taies d'oreiller de toile, à 5 fr. | 60 |
| 6 taies d'oreiller, garnies ou festonnées, à 15 fr. | 90 |
| 6 douzaines serviettes damier, à 22 fr. | 132 |
| 6 nappes, damier, carrées, à 10 fr. | 60 |
| 2 nappes, damier, 12 couverts, à 20 fr. | 40 |
| 1 service damassé, 12 couverts. | 80 |
| 1 service damassé, 18 couverts. | 130 |
| 2 douzaines serviettes toilette, à 20 fr. | 40 |
| 2 douzaines serviettes office, à 16 fr. | 32 |
| 6 douzaines torchons chanvre, à 9 fr. | 54 |
| 3 douzaines tabliers de cuisine, à 18 fr. | 54 |
| 1 douzaine tabliers valet de chambre. | 30 |

Total. . . 5,233

TROUSSEAU.

| | | | | |
|--|-------|--|-------------|-------|
| 1 douzaine tabliers femme de chambre. | 30 | | Report..... | 1,324 |
| 12 chemises toile, poignet, à 10 fr. | 120 | 2 cols dentelle, à 20 fr. | | 40 |
| 12 chemises madapolam uni, à 6 fr. | 72 | 1 col dentelle application. | | 40 |
| 6 chemises percale, festonnées, à 10 fr. | 60 | 3 paires de manchettes, à 2 fr. | | 6 |
| 6 chemises percale, variées, à 15 fr. | 90 | 3 paires de manches pagodes variées, | | |
| 6 chemises de nuit festonnées, à 10 fr. | 60 | à 10 fr. | | 30 |
| 6 chemises de nuit unies, à 7 fr. | 42 | 2 paires de manches mousseline, à 15 fr. | | 30 |
| 6 chemises de nuit variées, à 15 fr. | 90 | 1 paire de manches mousseline. | | 20 |
| 6 camisoles unies, madapolam, à 5 fr. | 30 | 2 paires de manches de dentelle, à 20 fr. | | 40 |
| 4 camisoles festonnées, à 10 fr. | 40 | 1 paire de manches de dentelle appli- | | |
| 2 camisoles riches, à 20 fr. | 40 | cation. | | 30 |
| 12 jupons unis, à 6 fr. | 72 | | | |
| 4 jupons percale, petits plis, à 10 fr. | 40 | <i>Linge de maison.</i> | | |
| 2 jupons percale, variés, à 25 fr. | 50 | 6 paires de draps de toile pour maître, | | |
| 6 pantalons unis, à 5 fr. | 30 | à 40 fr. | | 240 |
| 6 pantalons variés, à 8 fr. | 48 | 4 paires de draps de toile pour domes- | | |
| 1 douzaine de mouchoirs de toile. | 15 | tique, à 20 fr. | | 80 |
| 12 mouchoirs de batiste, à 2 fr. 50 c. | 30 | 12 taies d'oreiller toile, à 4 fr. | | 48 |
| 6 mouchoirs, ourlets à jours ou feston, | | 2 taies d'oreiller garnies, à 10 fr. | | 20 |
| à 4 fr. | 24 | 4 douzaines de serviettes damier, à 20 fr. | | 80 |
| 4 mouchoirs brodés, à 20 fr. | 80 | 2 douzaines de serviettes damier, à 25 fr. | | 50 |
| 2 mouchoirs riches, à 50 fr. | 100 | 4 nappes carrées, à 10 fr. | | 40 |
| 6 bonnets de nuit, à 2 fr. 50 c. | 15 | 2 nappes de 12 couverts, à 20 fr. | | 40 |
| 4 bonnets de nuit festonnés, à 5 fr. | 20 | 1 service damassé de 12 couverts. | | 80 |
| 1 bonnet de nuit riche. | 15 | 2 douzaines serviettes toilette, à 20 fr. | | 40 |
| 1 bonnet de nuit riche. | 20 | 2 douzaines serviettes office, à 12 fr. | | 24 |
| 3 cols jaconas unis, à 2 fr. | 6 | 6 douzaines torchons chanvre, à 9 fr. | | 54 |
| 3 cols jaconas variés, à 10 fr. | 30 | 3 douzaines tablier cuisine, à 15 fr. | | 45 |
| 3 cols mousseline, à 15 fr. | 45 | 1 douzaine tablier femme de chambre. | | 24 |
| A reporter..... | 1,324 | Total..... | | 2,385 |

OUVRAGES DIVERS.

PATRONS.

Le n° 1 est le devant d'un fichu pour petite fille de cinq à sept ans; il se fait en batiste ou en jaconas, et ouvre derrière, quoique la patte posée sur le devant et garnie de boutons laisse croire qu'il ouvre sur le devant. Cette patte est dessinée sous les lettres *D. C.*, et s'ajuste en faisant rapporter les lettres. De chaque côté de la patte sont posées deux garnitures séparées par un bouillonné indiqué; de ces deux garnitures cousues légèrement froncées, l'une vient rabattre juste au bord de la patte qu'elle laisse à découvert, tandis que de l'autre elle s'étend en sens inverse du côté du dessous du bras, comme on peut le voir sur le patron; ce côté du fichu est orné de trois petits plis au bord desquels vient retomber la garniture. Cette petite guimpe est d'un goût exquis; celle que nous avons dessinée avait pour garniture des bandes de batiste ornées de trois rangs de brides riches et garnies au bout d'une très-petite valen-

ciennes. Les bandes doivent avoir, avant d'être cousues et garnies de leur dentelle, 3 cent. de hauteur. La bride riche se fait en tirant des fils dans le sens de la longueur et au bord de la bande; puis on fait de chaque côté comme si l'on cordonnait légèrement, en ayant soin de laisser entre chaque point un nombre de fils égal; on procède de même pour le second côté des fils tirés, et, enfin, l'on termine par un pois qui serre les fils tirés par petite masse de quatre ou cinq. Au surplus, on vend maintenant des bandes faites au métier qui imitent parfaitement la bride riche. On peut aussi remplacer ce jour par tout autre qui présenterait moins de difficultés.

Le n° 2 est le dos de la guimpe; les deux lettres *B* doivent se rejoindre au-dessus de l'entournure; le derrière est indiqué sur le patron.

Le n° 3 est la moitié du col formé de deux garnitures, l'une posée sur le bord du patron figuré, l'autre sur un second col d'environ 1 cent. de hauteur, ainsi que l'indique la gravure.

Le n° 4 est la manche de la guimpe avec double garniture pareille, bouillonné au milieu, et formant patte sur le dessus de poignet. Cette patte est attachée avec trois boutons, les manches s'attachent au fichu par trois boutons sur l'épaule.

Le n° 5 est l'ensemble de la guimpe.

Le n° 41 est un bonnet ou coiffure habillé; il est de bon goût et facile à confectionner soi-même. On prend un morceau de tulle noir et l'on taille un fond ovale et assez étroit pour être caché par un ruban n° 12; on le garnit de deux rangs, ou même d'un seul rang de dentelle; il faut pour les deux rangs 1 mètre 30 cent. de dentelle, car elle doit être cousue presque à plat, c'est-à-dire légèrement froncée. Sous la dentelle, sur le devant du bonnet, on ajoute deux pattes en tulle noir, pareil au fond, et l'on pose dessus des nœuds suivant le goût; ces nœuds sont formés de large ruban de taffetas, n° 12, et de velours épinglé de même couleur, n° 4; les brides et la traverse qui passe sur le bonnet doivent être du ruban n° 12.

Le n° 6 est un fond de bonnet de matin qui peut aussi servir de bonnet de nuit. Ce fond, qui doit être taillé en biais, est fermé derrière par trois entre-deux dont le dessin est figuré au n° 9, près de l'ouverture indiquée de chaque côté. Le troisième se trouve au milieu et sert à rejoindre le fond en lui donnant la forme de la tête; ces trois entre-deux forment derrière trois pattes que l'on garnit autour d'une très-petite valenciennes.

Le n° 7 est la moitié de la passe garnie sur le derrière de sept petits plis. Cette passe se fait en biais et est séparée du fond par un entre-deux pareil à celui de derrière, et qui est dessiné au n° 8.

La première garniture, c'est-à-dire celle du dessous, se fait unie, et se garnit d'une petite valenciennes; elle s'arrête au rond de la patte. La seconde, de même hauteur, mais un peu diminuée sur le devant, est une bande brodée au plumetis, n° 10. Cette bande tourne autour du bonnet et forme bavolet derrière; elle doit avoir 1 mètre 15 cent. de longueur.

Les manchettes figurées au n° 1 de la seconde feuille sont pour ainsi dire historiques et datent de 1745, règne de Louis XV. Elles ont appartenu à un des ducs de Mortemart, et sont arrivées de legs en legs, d'héritage en héritage, entre les mains d'une personne dont le seul blason est le mérite (cette noblesse en vaut une autre), et qui a bien voulu nous confier ces manchettes auxquelles elle tient beaucoup, pour procurer à nos abonnées le plaisir d'en faire de semblables, si cela leur est agréable. M^{me} de Pompadour écrivait alors au comte C... : « Venez souper ce soir avec nous, et amenez votre ami le duc de Mortemart, et n'oubliez pas de lui dire de mettre ces délicieuses manchettes, que je ne puis me lasser de regarder. »

Ces manchettes, d'une telle solidité qu'un siècle a passé sur elles sans les altérer, sont faites d'une simple bande de batiste que l'on bâtit sur le dessin; on recouvre toutes les fleurs d'une seconde batiste, comme pour faire une application, et l'on cordonne de même tout autour du dessin et très-finement, puis on découpe les fleurs autour, afin de laisser simple la batiste qui doit former le fond de la bande; ensuite on tire des fils en petits carreaux, c'est-à-dire, trois fils pour le sens le plus solide et quatre sur l'autre, et l'on fait le point dit point

anglai
nous c
imite
coupé
point

1. M
2. Pa
C
3. Le
4. E
p
5. M
6. G
7. Q
n
8. Q
9. D
g
10. B
11. E
fa
12. P
b
la

1 De
ci
2. D
3. M
4. M
5. E
6. F
(
7. M
8. E
9. E
fo
10. B
11. E
12. P
et
13. M
cl
14. F
ju

anglais, dont nous avons donné précédemment l'explication et que plusieurs de nos abonnées nous ont dit avoir mis à exécution. Le point tiré uni peut également faire une jolie rivière et imiter parfaitement le point figuré; les jours des rosaces et de la bordure sont des points coupés à ronds et carreaux, festonnés et entourés de picot, tels qu'il s'en rencontre dans le point d'Angleterre ou d'Alençon. Ce dessin est encore d'un très-bel effet.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Manchette. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 2. Passe de bonnet, broderie au plumetis. Ce bonnet est pour enfant de douze ans. 3. Le fond du même bonnet. 4. Entre-deux assorti, broderie au plumetis pour manches bouillonnées. 5. Moitié d'un col, broderie au plumetis. 6. Garniture assortie pour manches. 7. Quart de mouchoir, plumetis et cordonnet plein. 8. Quart de mouchoir, feston riche. 9. Devant de corset, raisin et feuilles de vigne, plumetis œillets ombrés. 10. Bandes au plumetis, pour garniture. 11. Entre-deux assorti pour pantalon d'enfant. 12. Pantoufle, broderie de Smyrne ou double soutache. Nous avons expliqué que la broderie de Smyrne est une sorte | <ol style="list-style-type: none"> d'application en drap de couleur, soutaché sur les bords; à double soutache cerise et or ou bleu et argent, elles sont d'un très-bel effet. 13. Coin de mouchoir. Agriculture, instruments de jardinage avec <i>E. F.</i>, au plumetis riche. 14. Ecusson au plumetis, <i>A. D.</i> 15. <i>G. H.</i> Feston, ancre de marine. 16. <i>Estelle</i>. Plumetis riche. 17. <i>Agathe</i>. Plumetis et pois. 18. <i>Armande</i>. Plumetis. 19. <i>Helène</i>. Plumetis riche. 20. <i>Emma</i>. Plumetis simple. 21. <i>Arsène</i>. Broderie anglaise. 22. <i>Gabrielle</i>. Plumetis ou feston. 23. <i>Justine</i>. Feston orné. 24. <i>L. S.</i> Enlacés, plumetis simple. 25. <i>E. P.</i> Gothiques, plumetis. |
|---|--|

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1 Devant de guimpe pour petite fille de cinq à sept ans. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 2. Dos de la guimpe. 3. Moitié du col avec les garnitures. 4. Manches de la guimpe. 5. Ensemble du fichu. 6. Fond de bonnet du matin ou de nuit. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 7. Moitié de la passe. 8. Entre-deux du même bonnet, plumetis. 9. Entre-deux formant la patte, pour le fond, plumetis. 10. Broderie pour la garniture, plumetis. 11. Ensemble du bonnet. 12. Plastron ou devant de guimpe, plumetis et anglaise. 13. Mouchoir feston et plumetis. Ce mouchoir doit se garnir d'une dentelle. 14. Feston plein pour bonnet de nuit, bas de jupon, volants, etc. | <ol style="list-style-type: none"> 15. Feston point de rose. 16. Feston, idem. 17. <i>F. M.</i> Plumetis riche. 18. <i>Nedzilia</i>. Plumetis orné, myosotis. 19. <i>Augusta</i>. 20. <i>Anida</i>. Myosotis, plumetis. 21. <i>Laure</i>. Plumetis et pois. 22. <i>Flore</i>. Pois. 23. <i>Inès</i>. Gothique, plumetis. 24. <i>Isma</i>. Plumetis simple. 25. <i>Blanche</i>. Pois et plumetis. 26. <i>Vitaline</i>. Plumetis. 27. <i>Palmire</i>. 28. <i>N. C.</i> Enlacés, plumetis. 29, 30, 31, 32, 33, 34. Commencement de l'alphabet jusqu'à la lettre <i>F. A, B, C, D, E, F.</i> On peut employer ces lettres pour marquer le beau linge damassé. 35. <i>Isidorine</i>. Plumetis 36. <i>Adila</i>. Feston point de rose. |
|---|---|

37. I. D. Feston.
 38. F. M. Feston et point d'échelle.
 39. Joséphine. Feston.
 40. A. S. Feston triple.
 41. Bonnet habillé ou coiffure. (Voir aux

Ouvrages.)

42. Tricot pour rideaux, couvre-pied, cache-meuble, etc. (L'explication détaillée de ce tricot sera donnée le mois prochain.)

Explication de la planche de tapisserie coloriée.

5^e PLANCHE.

Dessin pour tapis, couvertures de meuble, tapis de devant d'autel. Pour couvertures de meubles, la laine jaune peut être remplacée par l'or, et l'on peut mélanger avec goût la laine et la soie. On emploie pour ces beaux ouvrages des matériaux tout spéciaux.

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE DÎNER ET DE CONCERT. Robe de taffetas d'Italie ouverte par devant; dessous en taffetas blanc, recouvert de mousseline plissée à plis plats, comme les guimpes d'enfant. Les attaches sont de la même étoffe que la robe, entourées de dentelles avec des rosaces de dentelle au milieu de chaque attache. Capote de taffetas épinglé avec blonde.

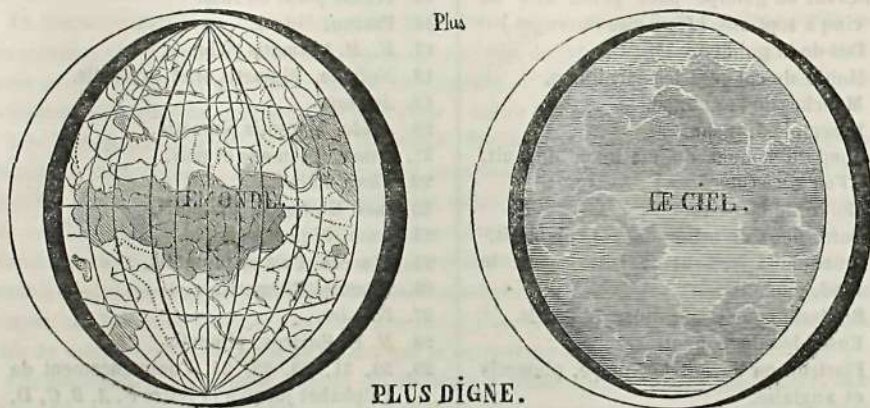
TOILETTE DE MARIÉE. Robe de taffetas d'Italie avec trois volants de dentelle, et un quatrième volant plus petit formant basquine. Le corsage est garni de deux rangs de dentelles, formant berthe Louis XV. La manche est également ornée d'une dentelle qui remonte à l'avant-bras et se perd dans l'entournure. Nœud de satin dans le bas. Voile de tulle illusion.

TOILETTE D'ENFANT. Pardessus de taffetas. Talma monté sur une pièce rapportée à l'endroit où se trouve la garniture du haut; au bas, deux garnitures en taffetas découpé à l'emporte-pièce.

Explication du Rébus du mois de Février.

La vérité donne la lumière à notre esprit.

RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENRIYER, RUE DU BOUTEVARD, 7, BATIGNOLLES.
 (Boulevard extérieur de Paris.)